

Chapitre 3 : Les armes à usage légal.

Du point de vue de l'équipement, le chevalier est, avant tout, une armure, une épée et une lance, mais pas seulement. Il porte toujours sur lui une dague, la miséricorde, qui lui permet de passer à travers les faiblesses des armures pour menacer ou achever son adversaire. Cet usage de la dague est à lier à la lutte, qui semble fondamentale pour le combat en armure. Mais, même si cela est plus risqué sans protection, la lutte n'est pas absente de l'escrime « civile », bien que celle-ci n'accorde pas une aussi grande place au corp-à-corp que le combat en armure. Enfin, l'usage de la hache d'armes noble, arme lourde, semble réservé à la pratique du combat en armure, pour la guerre ou le tournoi.

Ces trois armes, dague, épée sans armure et hache d'armes, sont d'usage assez violent. Contrairement à l'épée ou la lance, où l'intention correspond à la technique utilisée, la simple utilisation de ces armes indique l'intention de tuer. Une exception concerne cependant la hache aux temps très réglementés des tournois du XV^e siècle, où cette arme se voit pleinement intégrée aux combats à plaisance. Mais son aspect brutal et spectaculaire en fait une des armes les plus dangereuses, très efficace pour enfoncer et déjouer les armures de plates sur les champs de bataille.

1. Lutte et dague : quand l'*abrazare* rencontre la *nobele arma*.

La lutte est à la base de l'éducation militaire médiévale, comme dans l'Antiquité. Cependant, ce que Fiore dei Liberi appelle *abrazare* n'est pas la lutte gréco-romaine, même si ce type de combat en est pour partie hérité. Comme l'affirme Ken Mondschein, la lutte médiévale s'apparente plus, dans ses techniques, au *jujitsu*, les coups étant aussi présents que les prises.

La lutte est très utilisée pour le combat en armure, notamment pour les effets de levier avec l'épée, mais aussi en elle-même. En effet, Fiore dei Liberi indique quels jeux de lutte sont plus adaptés au combat en armure¹, comme on le voit au folio 4v. du *Florius de Arte Luctandi* :

« *Ista quidez armato valet optima captio post[quam]
Ledere no[n] armis ullu[m] s[ibi] posse pavescit* »²

¹ *Fior di Battaglia* : folios 14r. et 45v.

² « Cette prise la meilleure est certes forte à celui armé après qu'il Ne redoute pas que quelqu'un puisse en armes le blesser. » (par « armé », l'auteur entend « en armure »).

Mais la lutte dans le combat en armure ne date pas des armures de plates : dès le XIII^e siècle, le récit de la bataille de Bouvines par Guillaume le Breton décrit l'usage du corps-à-corps sur les champs de bataille. On le voit à propos du chevalier Eustache Malenghin, adversaire des Français, qui se retrouve saisi au col par une prise de lutte et poignardé pour les avoir menacé de mort :

« Mais un chevalier de leur gent, qui était nommé Eustache Malenghin, commença à crier à haute voix par grand orgueil “à la mort, à la mort aux Français” et les Français de l'enclorre entre eux, si bien que l'un l'arrête et lui étreint la tête entre le pis et le coude, puis il lui arracha le heaume de la tête et un autre le frappa d'un couteau entre le menton et la ventaille jusques au cœur et lui fit sentir par grande douleur la mort dont il menaçait les Français par grand orgueil. »³

La lutte médiévale ne consiste pas seulement en un pugilat pratiqué lorsqu'on n'a plus d'arme. Elle est même liée à une arme que portent tous les chevaliers à leur ceinturon : la dague. Ce n'est pas une arme spécifiquement aristocratique. Dans la Bible de Maciejowski, on la trouve à deux reprises entre les mains de fantassins⁴, donc de roturiers. Cependant, cela ne nuit pas au caractère chevaleresque de l'arme, qui prend la forme d'une épée d'estoc réduite, au point que Fiore dei Liberi la qualifie de *nobele arma*⁵.

Mais, contrairement à l'épée ou à la lance, la dague n'est pas une arme courtoise : son usage est létal, et lorsque l'on ne s'en sert pas pour tuer, c'est pour mettre à sa merci en menaçant de porter le coup de grâce, d'où son autre nom, la miséricorde. Dans son usage basique, mortel, on la trouve à plusieurs reprises dans la Bible de Maciejowski tenue à la manière d'un poignard. Elle est utilisée sur les champs de bataille pour frapper au visage⁶ et, généralement, elle est accompagnée de prises de lutte, alors même que l'affrontement se déroule à cheval. En effet, les chevaliers agrippent la tête de leur victime⁷ ou enroulent leur bras gauche autour de son cou⁸ pour porter le coup de grâce, généralement au niveau de l'œil. Cette prise de lutte se retrouve dans le combat à cheval à l'épée⁹, ainsi que dans la section sur la lutte à cheval des œuvres de Fiore dei Liberi,

³ DUBY, Georges, *Le dimanche de Bouvines, 27 juillet 1214*, Paris, Éditions Gallimard, 1973, pp. 62-63

⁴ Folios 10v. et 16v.

⁵ *Fior di Battaglia* : folio 9v.

⁶ Folio 10r.

⁷ Folios 12r. et 24r.

⁸ Folios 29v., 33r., et 40r.

⁹ Folio 34v.

cette fois-ci pour désarçonner, avec l'enroulement du bras autour du cou¹⁰, ou la saisie du bassin¹¹.

Dans la Bible de Maciejowski, les cas représentés concernent des chevaliers portant un camail seul, mais cela aurait tout aussi bien pu s'appliquer au heaume, car les yeux en sont un point sensible. La technique de la lutte, combinée à la dague, permet d'immobiliser l'adversaire pour viser les points sensibles de son armure, qu'il s'agisse des fentes pour la vue ou des interstices de la cotte de mailles¹². La lutte est donc essentielle à la victoire, car elle permet de dévoiler les faiblesses et de frapper avec la dague. C'est pourquoi les maîtres d'armes de l'ère de la plate donnent autant d'importance à la lutte dans leurs systèmes de combat, où les faiblesses des armures sont un élément central.

Mais, dans la Bible de Maciejowski, l'usage de la dague ne concerne pas seulement les batailles rangées, et ce semble être cet autre contexte qui est le plus traité par les maîtres d'armes : le combat en tenue civile, où chaque coup est bien plus dangereux. On ne le voit, dans la Bible de Maciejowski, qu'au folio 36v., représentant une rixe entre les partisans de David et de Saül, mais on y repère une multiplicité de coups de dague, tous associés à une prise au corps, incluant le col (ce qu'on trouve souvent chez Fiore dei Liberi) et les cheveux. La dague est aussi bien utilisée comme un poignard que d'estoc, comme une épée. Bien que la Bible de Maciejowski soit une source narrative, avec toutes les limites que cela occasionne dans la représentation technique du combat, on voit l'importance que prend la lutte pour le guerrier médiéval, surtout couplée avec la dague pour déjouer l'armure et tuer.

Cette importance se ressent particulièrement dans les œuvres de Fiore dei Liberi, où la lutte et le combat à la dague tiennent une grande place et constituent les premières sections du *Fior di Battaglia*. Selon Fiore dei Liberi, la lutte, ou *abrazare*, se structure autour de quatre gardes¹³ : la *posta longa*, la *dente di zenghiaro*, la *porta di ferro* et la *posta frontale*. Ces gardes servent de base pour le combat à l'épée, surtout en demi-épée, et pour le combat à la dague. Des jeux de lutte seule¹⁴, on tire plusieurs principes de base de ce type de combat, tournant autour des prises.

¹⁰ *Fior di Battaglia* : folio 45v.

¹¹ *Fior di Battaglia* : folio 45r. ; *Florius de Arte Luctandi* : folio 5r.

¹² Folio 12r.

¹³ *Fior di Battaglia* : folio 6r. ; *Florius de Arte Luctandi* : folio 38v.

¹⁴ *Fior di Battaglia* : folios 6v. à 8r. ; *Florius de Arte Luctandi* : folios 38v. à 42v.

Tout d'abord, l'objectif principal des dites prises est de mettre à terre. Une technique récurrente de Fiore dei Liberi, pour mettre à terre, est la prise consistant à saisir l'adversaire au bras ou à la gorge, à la jambe avec l'autre main, et à la renverser en arrière¹⁵. On retrouve également des techniques rappelant le judo, en faisant effectuer un vol plané à l'opposant par-dessus son dos¹⁶. Les blocages et clés tiennent une place importante dans le corpus technique de Fiore dei Liberi¹⁷. L'objectif est de parer un coup de l'adversaire pour le frapper ou le saisir, dans le cas du blocage, ou de le mettre hors de combat en lui brisant le bras, dans le cas de la clé. Ainsi, la lutte, bien que désarmée, ne ménage en rien le corps des combattants, à tel point que Fiore dei Liberi s'autorise des coups bas, comme des coups de genou à l'entrejambe¹⁸, les doigts dans les yeux¹⁹ ou encore la saisie du nez²⁰. Enfin, un élément important de l'enseignement de Fiore dei Liberi, montrant sa connaissance de la biomécanique, est son jeu sur les articulations, et particulièrement les coudes, pour se dégager d'une prise²¹. Ce geste revient à plusieurs reprises et devient particulièrement important dans l'empêchement des coups de dague quand les combattants se tiennent à bras-le-corps.

La dague a une place charnière dans l'enseignement de Fiore dei Liberi, car elle est un prétexte pour lui d'exposer les principes fondamentaux de l'art du corps-à-corps, et ce, en quatre figures symboliques²² : il faut désarmer, casser les membres, faire des clés et mettre à terre. Cela s'articule avec le schéma anatomique des points visés par la dague²³ et les gardes contre la dague²⁴, ces gardes étant pour certaines « croisées », c'est-à-dire qu'elles s'effectuent les bras croisés pour donner plus de force à la défense.

En effet, les jeux de dague²⁵ sont fondés sur la lutte comme moyen d'autodéfense contre une agression à la dague, qu'on en ait soi-même une ou non. La dague, comme dans la Bible de Maciejowski, peut être tenue comme un poignard ou en estoc, mais la première solution est la plus courante. Que le coup vise la tête, le ventre ou le torse, il est clair que l'intention est de tuer. Même si les jeux proposés par Fiore dei Liberi sont

¹⁵ Exemple : folio 7r. du *Fior di Battaglia*.

¹⁶ *Florius de Arte Luctandi* : folio 40v.

¹⁷ Exemple : folio 6v. du *Fior di Battaglia*.

¹⁸ *Fior di Battaglia* : folio 7v. ; *Florius de Arte Luctandi* : folio 41v.

¹⁹ *Fior di Battaglia* : folio 8r.

²⁰ *Florius de Arte Luctandi* : folio 42r.

²¹ *Fior di Battaglia* : folio 7r.

²² *Fior di Battaglia* : folio 10v., *Florius de Arte Luctandi* : folio 21r.

²³ *Fior di Battaglia* : folio 9v.

²⁴ *Fior di Battaglia* : folio 9r.

²⁵ *Fior di Battaglia* : folios 8v., 10v.-18v. et 38r.-38v. ; *Florius de Arte Luctandi* : folios 21v.-25v. et 31r.-38r.

réalisés sans armure, l'auteur précise, comme pour la lutte, que les techniques peuvent être aussi réalisées avec armure. C'est particulièrement le cas avec une technique de défense à la dague dont le mode de tenue est assez original par rapport à ceux précédemment observés : le maître tient la dague en « demi-épée », bien que la lame soit très courte. Cette manière de tenir l'arme donne plus de force à la parade et permet de contrer les désarmements, en piquant la paume de l'adversaire²⁶ ou d'effectuer des clés en utilisant la dague comme levier²⁷.

Dans l'œuvre de Fiore dei Liberi, la dague ne concerne pas seulement la situation armé/désarmé ou l'affrontement entre deux dagues. Le cas d'une agression avec une épée contre une dague et vice-versa est traité. Face à un agresseur attaquant à l'épée, Fiore dei Liberi conseille des parades et de rapides rapprochements pour pouvoir supprimer l'avantage de l'allonge et ainsi dominer le combat au corps-à-corps grâce à la lame courte de la dague. En revanche, si l'on est agressé par un homme armé d'une dague sans avoir le temps de dégainer son épée, le maître conseille de se servir du fourreau pour parer et de frapper avec sa partie pointue.

En effet, l'épée est très associée à la lutte, particulièrement à cheval. Si, comme précédemment évoqué, on peut désarçonner grâce à des techniques de lutte, l'épée permet de s'en dégager, notamment avec des frappes au mollet²⁸.

Ces techniques de combat appuyées sur la lutte font ressortir un aspect essentiel de l'affrontement chevaleresque : non seulement le corps-à-corps désarmé est fondamental dans l'usage de toute arme, mais aussi, le chevalier n'utilise pas que d'armes « courtoises » et son choix de tuer ne se lit pas que dans le choix des techniques, mais aussi dans le choix des armes. Il existe aussi un troisième choix, plus situationnel. En effet, si l'épée est une arme courtoise, elle peut être beaucoup plus dangereuse lorsque le chevalier ne porte pas d'armure. C'est une situation que craint Fiore dei Liberi, car il s'estime heureux et talentueux d'avoir échappé à de graves blessures lors de ses duels à l'épée avec de simples gants de peau et un gambison pour toute protection. Mais cette situation ne doit pas être rare pour un chevalier de la fin du XIV^e siècle, car Fiore dei Liberi y consacre une grande partie de son œuvre, mettant en évidence l'aspect létal de cet usage de l'épée.

²⁶ *Fior di Battaglia* : folio 16v. Ce coup sert aussi bien en armure car la paume n'est jamais couverte de métal et constitue l'une des faiblesses d'une armure de plates.

²⁷ *Fior di Battaglia* : folio 16r.

²⁸ *Fior di Battaglia* : folio 44v.

2. L'escrime civile.

Si l'épée est l'arme chevaleresque par excellence, elle n'est courtoise qu'en armure. Comme l'affirme Fabrice Cognot²⁹, contrairement à une idée longtemps répandue, l'épée médiévale est très tranchante et suffisamment aiguë pour pénétrer profondément dans les chairs sans exercer trop de force, particulièrement au bas Moyen Âge. Mais même avec une telle arme, l'équipement défensif des chevaliers leur permet de s'entre-épargner, la difficulté étant de tuer quand c'est le but recherché. Ce n'est pas le cas en tenue civile, où chaque coup peut s'avérer mortel.

Les situations de combat à l'épée sans armure ne manquent pas dans la vie d'un chevalier, car, affirmant ainsi son statut social, il porte, la plupart du temps, l'épée au côté. Ainsi, il peut avoir à tirer l'épée face à un agresseur pareillement armé, sans avoir le temps de revêtir une armure. Ce type de combat peut également se rapporter à certaines catégories de duels, Fiore dei Liberi déclarant qu'il a dû affronter des maîtres d'armes jaloux avec des épées aiguisées en ne portant qu'un gambison. Mais outre ces situations où le danger de mort est très présent, les finalités des techniques proposées dans les livres de combat sont généralement mortelles.

Le combat à l'épée en tenue civile est à peine évoqué dans la Bible de Maciejowski, au folio 36v., des participants de la rixe ayant, pour certains, des épées. Mais ce sont les batailles qui intéressent le propos narratif de cette source, et celles-ci se déroulent en armure. En revanche, l'escrime civile occupe une place essentielle dans les livres de combat, et est même le seul sujet du *Liber de arte dimicatoria*. Son propos principal étant l'autodéfense dans le cadre d'une attaque-surprise, il est normal que les protagonistes n'aient pas d'armure. Chez Fiore dei Liberi, les diverses situations évoquent aussi bien l'agression que le duel.

Dans le *Liber de arte dimicatoria*, les protagonistes utilisent une épée courte à une main, toujours accompagnée de la bocle. En effet, au début du XIV^e siècle, l'usage de l'épée à une main seule est très rare. En revanche, on voit des épées à une main sans bouclier dans le *Florius de Arte Luctandi*³⁰. Mais la situation la plus courante dans les

²⁹ COGNOT, Fabrice, « Par-delà formes et fonctions : approches techniques et théoriques de l'épée et des autres armes du Moyen Âge occidental » in JACQUET, Daniel, SCHNERB, Bertrand, *L'art chevaleresque du combat : le maniement des armes à travers les livres de combat (XIV^e-XVI^e siècles)*, Neuchâtel, Presses universitaires suisses, 2012.

³⁰ Folios 10r. à 12r.

œuvres de Fiore dei Liberi est l'usage d'épées à deux mains, longues et aux pointes acérées. Chez le maître d'armes frioulan comme dans le *Liber de arte dimicatoria*, les postures sont dynamiques, et évoquent celles d'escrime moderne, en garde et en fausse garde : les genoux sont fléchis, le corps est braqué vers l'action et les pieds sont appuyés en équerre³¹. L'application de telles postures révèle une compréhension ancienne du positionnement optimal en escrime : la position des jambes permet d'avoir de solides appuis au sol tout en autorisant des déplacements rapides et des fentes, essentiels dans les esquives et attaques.

Ce ne sont certes pas des chevaliers qui se battent dans le *Liber de arte dimicatoria*, mais l'utilisation de techniques générales par Liutger rapproche ces protagonistes des chevaliers sur le plan martial. En outre, ce type de situation peut tout aussi bien toucher un chevalier. De manière générale, Liutger favorise une approche offensive du combat, bien que les combattants ne portent jamais d'armure. On le voit notamment au folio 2v. du *Liber de arte dimicatoria* : Liutger préconise un bond sous la ligne de frappe, et favorise une économie de mouvement, avec des attaques et parades dans la continuité du dégainé, c'est-à-dire de la première garde.

Comme dans les techniques d'autodéfense face à un agresseur armé d'une dague, le *Liber de arte dimicatoria* propose des clés en enroulements comme on en voit au folio 4r. Ce type d'enroulement est qualifié de *ligadura mezana* par Fiore dei Liberi et consiste à bloquer les bras de l'adversaire en enroulant son propre bras autour de ses poignets. L'enroulement permet aussi, lorsqu'il est pratiqué avec la main autour du poignet, de désarmer en forçant à lâcher la poignée de l'épée. Même si cette technique n'est pas représentée dans le *Liber de arte dimicatoria*, elle est probablement connue de l'auteur, étant donné que celui-ci pratique des enroulements de bras et les désarmements. En effet, on voit une exploitation de la recherche de distance dans un combat sans armure au folio 16v. L'un des combattants pratique la *langort* générale, qui favorise une certaine distance avec l'adversaire. L'autre attrape la pointe pour le désarmer. Ce type de technique se retrouve dans le *Fior di Battaglia*³². Si on rajoute à toutes ces techniques le coup de bouclier, on remarque que la lutte est très présente en escrime civile. Cependant, contrairement au combat en armure, elle n'est pas dominante et peut étonner. Il est même

³¹ CINATO, Franck, SURPRENANT, André, *Le Livre de l'Art du combat : Liber de arte dimicatoria*, Paris, CNRS éditions, 2015 (2009). Edition critique du Royal Armouries MS. I.33, Leeds.

³² Folio 29r.

possible que ce type de technique ait vocation à déstabiliser un adversaire cherchant à maintenir une certaine distance.

En effet, qu'il s'agisse de coups de taille ou d'estoc, principalement dirigés vers la tête, plus rarement vers le corps³³, les liages et coups exécutés se font le bras tendu et c'est l'extrémité de l'épée qui touche l'adversaire, et non le milieu du tranchant comme on peut le voir dans la Bible de Maciejowski. L'escrime civile mélange donc deux principes martiaux qui peuvent paraître opposés : la lutte et le respect de distances salutaires. On repère aussi deux manières d'armer les coups autour de la deuxième garde, *humero dextrali*. La première, généraliste, reprend l'habitude des coups puissants, la lame étant au niveau de l'épaule. Cependant, l'épée n'est pas brandie, et le combattant plie le coude dans une posture dynamique³⁴. En revanche, la manière ecclésiastique d'armer cette garde³⁵ est très proche de la tierce moderne. Cette façon est plus spécialisée dans l'escrime civile, car le coup décoché est plus rapide, mais ne peut blesser que par l'entaille, tandis que le style généraliste, par la puissance engagée dans l'attaque, peut tout aussi bien se pratiquer contre une armure.

Ainsi, on peut affirmer que Fiore dei Liberi est bien un « combattant général », même si celui-ci a intégré quelques conceptions plus fines que dans les siècles précédents. Ses gardes de taille, comme la *posta di donna*, sont armées de manière dynamique, mais puissante. Fiore dei Liberi consacre une part importante de ses œuvres à l'escrime civile³⁶. Comme l'affirme Ken Mondschein³⁷, la plupart des techniques du répertoire du maître d'armes sont une sorte de lutte, ce qui semble contre-intuitif en se battant avec une lame longue et aiguisée contre laquelle rester le plus loin possible semble le plus sensé. Mais il est probable que Fiore dei Liberi ait enseigné personnellement des techniques à longue distance difficiles à mettre par écrit.

En outre, selon le même auteur, l'emphase sur le combat rapproché éclaire les priorités de Fiore dei Liberi : dans un combat « sérieux »³⁸, un combattant doit toujours contrôler l'arme de son adversaire, s'assurant qu'il n'ait pas de moyen de contre-attaquer. C'est pourquoi on trouve de nombreux principes du combat à la lutte et à la dague dans

³³ *Liber de arte dimicatoria* : folios 17r. et 23r.

³⁴ Folio 9r.

³⁵ Folio 32r., garde effectuée par Walpurgis.

³⁶ *Fior di Battaglia* : folios 20r. à 30v. ; *Florius de Arte Luctandi* : folios 10r. à 13v. et 26r. à 30v.

³⁷ MONDSCHHEIN, Ken, *The Knightly Art of Battle*, Los Angeles, J. Paul Getty Museum, 2011.

³⁸ Que Ken Mondschein oppose au combat « sportif », à plaisance.

l'escrime civile, comme le jeu sur les coudes³⁹, les effets de levier⁴⁰, et les prises de lutte ou les blocages et clés⁴¹. On retrouve particulièrement, au folio 29r. du *Fior di Battaglia*, la *ligadura mezana* avec le même principe de l'enroulement de bras que dans le *Liber de arte dimicatoria*.

Par rapport au *Liber de arte dimicatoria*, où les coups étaient surtout de taille, il y a une majorité d'estocades chez Fiore dei Liberi, avec l'épée à une ou deux mains. Souvent, l'affrontement s'engage avec des *punte*, avant que l'on enchaîne sur des *fendenti*. En outre, les *fendenti* ne sont plus seulement portés à l'adversaire, mais visent aussi une lame projetée en estoc, pour dévier l'attaque. Le cas particulier de deux *zoghi largi*⁴² permet d'apprécier, à travers les enchaînements, la nature des techniques d'escrime civile proposées par le maître d'armes frioulan.

Le premier enchaînement est le *Colpi di villano*⁴³, qui débute par une parade contre un *fendente* avant de riposter par des *fendenti*, des *punte*, un coup de pied à l'entrejambe ou encore des jeux d'esquive, montrant l'importance de la mobilité dans ce genre de combat. Le second cas est celui du *Scambiar di punta*⁴⁴ pour se défendre contre une estocade. L'esquive et les liages sont dominants, avec un *fendente* porté sur la lame pour briser l'attaque. De plus, face aux estocades, Fiore dei Liberi conseille de lier en bas, puis d'écraser la pointe adverse avec le pied pour bloquer toute attaque et être libre de riposter, en frappant les mêmes cibles que dans le *Liber de arte dimicatoria* : le visage, la gorge et le torse.

Même si de grandes nuances existent entre l'œuvre de Liutger et celles de Fiore dei Liberi, on remarque des principes et techniques étonnamment proches à un siècle d'écart. L'escrime civile se distingue de celle en armure tout d'abord par son contexte et son intention. En armure, qu'il soit à mort ou à plaisance, le combat est toujours préparé, ce qui n'est pas toujours le cas en tenue civile. De plus, dans les rares cas où il ne s'agit pas d'un combat à mort, les duels suivent la règle du « premier sang » ou des règles équivalentes, ce qui signifie qu'il y a toujours un blessé. Le corps est beaucoup plus exposé, comme en témoignent les cibles : si, en armure, les organes vitaux sont protégés obligeant à viser les faiblesses quelles qu'elles soient, sans armure, ce sont ces mêmes

³⁹ *Fior di Battaglia* : folio 12r.

⁴⁰ *Fior di Battaglia* : folios 27r. et 29v. ; *Florius de Arte Luctandi* : folios 16r., 17r., 28r.

⁴¹ *Fior di Battaglia* : folios 28v., 29r., 29v. et 30v. ; *Florius de Arte Luctandi* : folios 17v. et 27r.

⁴² *Fior di Battaglia* : folios 25r. à 27v.

⁴³ Folio 26r.

⁴⁴ Folios 26v. à 27v.

organes vitaux que l'on cible en priorité, à savoir la tête, la gorge, et la poitrine ou le ventre.

C'est pourquoi les maîtres d'armes accordent une importance majeure à la mobilité et au contrôle de l'arme adverse, compensant l'exposition du corps au danger. Pour cela, deux principes en apparence opposés deviennent complémentaires : le maintien des distances et les techniques de lutte.

Mais il existe une arme encore plus dangereuse que l'épée, car elle se fait craindre même des hommes en armure : la hache, qui, selon Fabrice Cognot, montre, par son usage, un engagement beaucoup plus grand dans un combat. Face aux armures de plates, c'est un outil idéal, qui, en plus de sa capacité à enfoncer les plates, peut aussi les déjouer avec les pointes et ergot ajoutés à la hache d'armes dès le XIV^e siècle. Elle est devenue une arme de bataille aristocratique, au point de se trouver entre les mains de Jean II le Bon, célèbre comme roi-chevalier, et de son fils, à la bataille de Poitiers en 1356. Malgré ce caractère létal contre une armure de plates, la hache d'armes a accédé aux tournois au XV^e siècle, pour son côté spectaculaire ; mais il ne faut pas oublier que les armes sont de plus en plus sécurisées à cette époque, et que les règles sont de plus en plus strictes, permettant l'introduction d'armes autrefois trop dangereuses dans des combats à plaisance débridés.

3. La hache d'armes.

La hache est une arme très ancienne, mais c'est aussi un outil. Comme l'affirme Fabrice Cognot⁴⁵, cet instrument est tellement banal que, contrairement à la lance ou à l'épée, il n'est pas sacralisé. Mais, sur le plan technique, c'est une arme très fonctionnelle : elle peut être très efficace, même avec un usage instinctif, tout en étant aussi une arme de spécialiste.

Les premiers « spécialistes » de la hache, au Moyen Âge, sont les *housecarls* (ou *huskarls*) d'Europe du Nord, aux X^e-XI^e siècles⁴⁶. La hache qu'ils manient est une hache danoise⁴⁷, c'est-à-dire à long manche et à deux mains, au contraire de la francisque

⁴⁵ COGNOT, Fabrice, *L'Armement médiéval. Les armes blanches dans les collections bourguignonnes, X^e-XV^e siècles*, Thèse de doctorat d'université en archéologie, Paris : Université Paris-I Panthéon-Sorbonne.

⁴⁶ COGNOT, Fabrice, « Par-delà formes et fonctions : approches techniques et théoriques de l'épée et des autres armes du Moyen Âge occidental » in JACQUET, Daniel, SCHNERB, Bertrand, *L'art chevaleresque du combat : le maniement des armes à travers les livres de combat (XIV^e-XV^e siècles)*, Neuchâtel, Presses universitaires suisses, 2012.

⁴⁷ Voir Annexe V. 4.

franque. Les *housecarls* ont une place particulière dans l'histoire militaire, surtout si on les compare aux chevaliers, à la fois opposés et homologues. Sur un plan purement tactique, un seul aspect les réunit : ce sont des troupes lourdes. Mais la comparaison s'arrête là. Le chevalier est un cavalier lourd, qui fonde sa suprématie sur la charge à la lance couchée et le maniement de l'épée longue depuis le haut de sa selle. Le *housecarl*, lui, est un fantassin lourd, dont la force provient de la maîtrise de la hache. Même s'il peut se déplacer à cheval, c'est en tant qu'infanterie montée.

Sur le plan sociomilitaire, en revanche, chevalier et *housecarl* sont des figures très proches, en tant que guerriers aristocratiques. Au sens basique du mot *knight*, avant l'influence des structures normandes, le chevalier franc comme le *housecarl* nordique appartiennent bien à cette catégorie militaire de guerriers professionnels au service d'un seigneur. Ainsi, aux X^e et XI^e siècles, la lance, l'épée et la hache sont toutes des armes maniées par des guerriers d'élite, à ceci près que le couple lance-épée n'est pas utilisé par les mêmes guerriers que ceux se servant de la hache.

La bataille d'Hastings, en 1066, s'est pour partie jouée entre ces deux modèles de guerriers d'élite, de qualité équivalente, puisque les *housecarls* ont longtemps tenu tête à la chevalerie normande. La différence s'est jouée sur la capacité à tenir les rangs, puisque les *housecarls* ont brisé les leurs pour poursuivre les Normands en fuite, tandis que les chevaliers ont pu reformer la ligne de charge après leur retraite plus ou moins feinte. La fin du modèle du guerrier d'élite anglo-saxon, assurant cette place de combattant aristocratique au chevalier féodal, a relégué la hache au rang d'arme roturière là où elle avait encore un aspect noble.

En fait, l'arme ne perd pas de sa qualité, mais c'est une arme de fantassin. Or, avec le triomphe du modèle féodal franco-normand en Angleterre puis dans l'Europe du Nord christianisée, le guerrier aristocratique est nécessairement un cavalier, ce qui fait de la hache d'infanterie une arme de roturier. Cela n'empêche pas l'usage occasionnel de la hache par les chevaliers, notamment au XIII^e siècle, comme on le voit dans la Bible de Maciejowski⁴⁸. Mis à part le fait que les chevaliers sont en selle lorsqu'ils s'en servent, on ne voit pas de grande différence avec l'usage qu'en ont les fantassins⁴⁹.

Pourtant, au siècle suivant, la hache trouve ses lettres de noblesse, au point que Jean II le Bon et son fils Philippe se servent de la hache pour combattre les Anglais à la bataille

⁴⁸ Folios 21r., 22r., 24r., 30v., 33v., 34r., 34v., 39r., 40r., 41r.

⁴⁹ Folios 3v., 15r., 16v., 42r.

de Poitiers en 1356. Par la suite, le triomphe de la hache entre les mains des chevaliers devient total au XV^e siècle dans les tournois avec les *apertures d'armes chevaleresques*⁵⁰.

Pourquoi la hache connaît-elle un nouvel engouement ? Cette arme n'est pourtant absolument pas courtoise, alors même que la chevalerie, en relatif déclin militaire, se raccroche de plus en plus à ses valeurs. Selon Fabrice Cognot, l'usage de la hache signifie un engagement extrême. C'est l'arme de la guerre à outrance, du combat désespéré et acharné. En cela, elle s'applique bien à la situation du roi Jean II à Poitiers. Mais elle n'est pas utilisée que dans ce genre de cas exceptionnels par les chevaliers. Comment expliquer le succès aristocratique de la hache d'armes, qui semble contraire aux valeurs de la chevalerie ?

Le succès de cette arme est lié à plusieurs transformations : celle de l'armure, celle du combat et celle de la hache elle-même. Si la courtoisie est de plus en plus développée dans la culture chevaleresque et dans les tournois, elle l'est de moins en moins sur les champs de bataille avec ce que Ken Mondschein appelle la « révolution militaire du XIV^e siècle »⁵¹. En effet, la chevalerie courtoise décline au profit d'une infanterie pragmatique. Si le mépris pour la piétaille perdure, les chevaliers n'ont pu totalement ignorer la nouvelle nature du combat, et s'y sont adaptés en utilisant de nouvelles armes, certes moins courtoises, mais très efficaces : les haches, masses et fléaux d'armes⁵², incluant les terribles *morgenstern*⁵³.

La hache elle-même se modifie à partir du XIII^e siècle⁵⁴ avec un accessoire de nuque de plus en plus fréquent et un allongement de la hampe. Progressivement, l'ajout d'éléments autres que le fer ordinaire mène à l'apparition de la hache d'armes⁵⁵ au XIV^e siècle. Celle-ci est composée des caractéristiques suivantes : son fer est assez petit

⁵⁰ COGNOT, Fabrice, « Par-delà formes et fonctions : approches techniques et théoriques de l'épée et des autres armes du Moyen Âge occidental » in JACQUET, Daniel, SCHNERB, Bertrand, *L'art chevaleresque du combat : le maniement des armes à travers les livres de combat (XIV^e-XVI^e siècles)*, Neuchâtel, Presses universitaires suisses, 2012.

⁵¹ MONDSCHHEIN, Ken, *The Knightly Art of Battle*, Los Angeles, J. Paul Getty Museum, 2011.

⁵² L'ajout du qualificatif « d'armes » signifie une spécialisation guerrière de l'arme, et la distingue de ses versions plus rustiques maniées par les roturiers, voire de l'outil utilisé à la guerre par les paysans levés en masse pour se battre. Ainsi, la cogne de bûcheron, le marteau et le fléau agricole sont des versions paysannes des armes citées, tout comme les simples haches et masses sont plutôt des armes de fantassins et assez basiques dans leurs formes. En revanche, les haches d'armes, fléaux d'armes et masses d'armes sont spécifiquement utilisées pour la guerre, et ne sont pas rares entre les mains des chevaliers à partir de l'ère de la plate.

⁵³ Ou *morningstar*, littéralement « étoile du matin », dénommée ainsi en raison de la forme de la masse ou du fléau qui, plutôt qu'être constitué d'un lingot, est formé d'une boule hérissée de pointes rappelant la forme d'un soleil ou d'une étoile. Voir Annexe V. 5.

⁵⁴ COGNOT, Fabrice, *L'Armement médiéval. Les armes blanches dans les collections bourguignonnes, X^e-XI^e siècles*, Thèse de doctorat d'université en archéologie, Paris : Université Paris-I Panthéon-Sorbonne.

⁵⁵ Voir Annexe V. 4.

comparé à celui en croissant de la Bible de Maciejowski, un ergot est placé à la nuque, et la tête et le talon sont dotés de pointes. Éventuellement, le manche, assez long, peut être renforcé de fer pour éviter qu'il ne se brise lors d'une parade contre une lame d'épée. Ainsi, comme l'indique Ken Mondschein, la hache d'armes possède quatre points menaçants, ce qui offre beaucoup de possibilités de réalisations techniques. Cette technicité de l'arme, tranchant avec la simplicité antérieure, a pu séduire les chevaliers, habitués à l'arme très technique qu'est l'épée. La hache a même pu avoir un plus large « public », car, comme le remarque Fabrice Cognot, la hache se rattache à une élite militaire, mais pas nécessairement à une élite sociale, contrairement à l'épée et la lance couchée.

La hache d'armes est donc, en raison de ses caractéristiques physiques, très adaptée au combat contre une armure de plates. L'inertie de toute hache permet d'enfoncer la plate, éventuellement de la faire céder si celle-ci est de mauvaise qualité, et si l'impact est concentré, ce qui peut expliquer l'épaisseur du fer de la hache d'armes. L'ergot, quant à lui, sert à accrocher les pièces d'armure, et, par mouvement de traction, permet de renverser un adversaire ou de le désarçonner s'il est à cheval. Enfin, les pointes servent pour les estocades, et permettent donc de se glisser dans les interstices des plates. La hache a une telle efficacité contre l'armure que l'épée, très polyvalente, peut être utilisée à la manière d'une hache. Pour cela, il faut tenir l'épée par la lame⁵⁶ et se servir des quillons pour frapper. Cet usage permet de passer avec plus d'aisance dans les faiblesses en utilisant des *fendenti*, en raison de la faible épaisseur des quillons, tout en donnant l'inertie d'une hache à l'épée, lui accordant ainsi sa force de contusion.

Pourtant, malgré ses qualités hautement vulnérantes, la hache d'armes est très appréciée dans les tournois du XV^e siècle, et particulièrement dans les États bourguignons. Malgré la dangerosité de cette arme, Claude Gaier⁵⁷ considère le combat à plaisance comme exemplaire dans le duché de Charles le Téméraire, car la réglementation amène à la disparition des accidents mortels. C'est précisément cette réglementation très poussée qui permet l'utilisation de la hache en tournoi. Les armures sont codifiées⁵⁸, les règles sont strictes, comme Fabrice Cognot le met en évidence à propos du livre

⁵⁶ Voir figure 4 du folio 22v. du *Fior di Battaglia* et les épées polyvalentes dessinées et décrites au folio 35r. du même manuscrit.

⁵⁷ GAIER, Claude, « Les armes et armures des combats en champs clos dans les principautés bourguignonnes au XV^e siècle » in GAIER, Claude, *Armes et combats dans l'univers médiéval, t.2*, Bruxelles, De Boeck, 2004.

⁵⁸ NADOT, Sébastien, *Rompez les lances ! Chevaliers et tournois au Moyen-Âge*, Paris, Autrement, 2010.

d'Antoine de la Sale, *Des Anciens tournois et faicts d'armes*, où les seuls coups à la hache autorisés sont les coups de haut en bas pour épargner tout risque aux montures. De plus, une forme de hache « sécurisée » est utilisée pour les tournois, avec la forme spécifique du bec de faucon⁵⁹, un marteau remplaçant la tête tranchante de la hache. Le cas de la hache montre bien que l'intention du chevalier et la technique qui y est liée sont le facteur principal de la survie, car malgré la dangerosité de cette arme, c'est là où elle est le plus populaire que les accidents mortels ont été éradiqués grâce à une réglementation poussée.

Même si la hache devient une arme aussi noble que l'épée, elle tient une faible place dans l'enseignement de Fiore dei Liberi sans pour autant être omise, cela étant lié à la préférence personnelle du maître d'armes pour l'épée. Dans sa recherche d'efficacité, ses techniques révèlent la dangerosité de l'arme. L'usage de gardes de taille, comme la *posta di donna*⁶⁰ ou la *posta di fenestra*⁶¹ confirme l'efficacité des *fendenti* contre la plate avec une hache d'armes, tout comme la possibilité d'accrocher l'armure pour renverser l'adversaire⁶². Comme pour l'épée, il y a aussi des techniques d'estoc au visage⁶³, l'une des possibilités étant de soulever le ventail adverse si celui-ci empêche de porter le coup⁶⁴. On retrouve également la technique du blocage de l'arme avec le pied lors d'un liage inférieur. La lutte est très présente, comme dans toute l'œuvre de Fiore dei Liberi, avec la *ligadura de sotto forte* et la *meza volta*⁶⁵ pour les clés et désarmements. L'avantage de la hache, quand on a l'intention de désarmer un adversaire, est que l'on a un vaste espace de prise sans risque vulnérant, contrairement à l'épée, où il y a toujours un risque de se couper lorsque l'on désarme par saisie de la lame. Si les techniques proposées par Fiore dei Liberi sont mortelles, elles peuvent être adaptées au tournoi, en se contentant de chocs et de prises.

Le parcours très original de la hache dans la chevalerie et l'élite guerrière en général permet de saisir les transformations des mentalités chevaleresques à travers les modifications de l'équipement et des techniques. La hache, arme de fantassin et de la guerre à outrance, ne devient une arme chevaleresque que lorsque la guerre devient plus pragmatique, les armures plus résistantes et que la hache elle-même se complexifie. Mais son succès dans les tournois, malgré tout accompagné d'une diminution des accidents,

⁵⁹ Aussi appelé « bec de corbin ».

⁶⁰ *Fior di Battaglia* : folio 35v. ; *Florius de Arte Luctandi* : folio 9r.

⁶¹ *Fior di Battaglia* : folio 36r.

⁶² *Fior di Battaglia* : folio 37r.

⁶³ *Florius de Arte Luctandi* : folio 9v.

⁶⁴ *Fior di Battaglia* : folio 36v.

⁶⁵ *Fior di Battaglia* : folio 37r.

prouve une recherche à la fois du spectaculaire et de la sécurité dans les combats à plaisance. Avec la puissance sécurisante des réglementations de tournoi, on comprend qu'outre l'efficacité de l'armure, la technique joue un rôle essentiel dans la finalité du combat, que l'arme ait une nature létale ou plus courtoise.

La dague, l'épée contre un homme sans armure et la hache sont toutes trois des armes hautement dangereuses, et n'ont guère le caractère courtois de la lance couchée ou de l'épée dans un affrontement en armure. Cependant, ce sont, à bien des titres, des armes chevaleresques. Contrairement aux combats à l'épée contre une armure ou à la lance, où il faut vraiment chercher à tuer pour mettre à mort son adversaire, la dague, l'épée en civil et la hache sont des armes létales par nature, au sens où la mort est beaucoup plus présente dans leur usage, qui marque, en soi, la volonté de tuer.

Mais, comme pour l'épée dans le combat en armure, Fiore dei Liberi a mis en évidence l'importance de la lutte. Pour la dague, il s'agit de maîtriser le corps-à-corps en général. Pour l'épée en civil, la situation est un peu différente de l'épée en armure. En effet, si, dans le second cas, il s'agit d'un corps-à-corps cherchant à mettre à jour les faiblesses, dans le premier cas, il y a toute une part de combat à distance, la lutte entrant dans un jeu habile sur les distances, et surtout dans le contrôle de l'arme adverse. Enfin, la hache, bien que tardivement devenue une arme chevaleresque, est pleinement intégrée dans la panoplie du chevalier à tel point que la hache d'armes disparaît en même temps que la chevalerie, d'après Fabrice Cognot.

Alors que la chevalerie perd de sa prééminence en tant que corps spécialisé de cavalerie lourde, la polyvalence de la panoplie tardive des chevaliers révèle une sorte de baroud d'honneur de l'élite guerrière. À la spécialisation des corps d'infanterie gagnant de plus en plus de place sur les champs de bataille, les chevaliers répondent par un haut niveau de maîtrise de multiples armes, aussi bien à pied qu'à cheval, qui leur permet, pour un temps, d'avoir un véritable rôle militaire, notamment en tant que cavaliers démontés auprès des gens de trait. Ce n'est pas seulement la dialectique entre prouesse de la cavalerie lourde et discipline de l'infanterie qui est en jeu, mais aussi entre la vision d'une guerre fondée sur l'unité collective du corps de troupe et d'une vision plus féodale et chevaleresque de l'individu guerrier. C'est une dialectique entre l'accumulation de combattants aux hautes capacités techniques personnelles, et des groupes tactiques dont l'efficacité repose sur la coordination et la cohésion dudit groupe, même à un moindre niveau technique.

Contrairement aux idées longtemps admises, le combat médiéval, surtout dans le milieu de la chevalerie, est complexe, subtil et élaboré, se fondant sur un riche corpus technique. Cependant, si celui-ci semble ancien, l'effort de théorisation est tardif. Il permet de pousser plus loin les réflexions. Même si le premier théoricien connu est un clerc plutôt obscur, les maîtres laïcs ne tardent pas à s'emparer de la question de la mise à l'écrit de leurs techniques et principes, dévoilant une réflexion cohérente non seulement sur le combat en lui-même, mais aussi sur les diverses situations pratiques d'application des techniques.

Ces ouvrages s'adressent surtout à des guerriers confirmés, et offrent donc une vision précise du combat chevaleresque, surtout dans le cas de Fiore dei Liberi, lui-même chevalier. Face à l'évolution de l'armure, l'épée et la lance, les armes fondamentales du chevalier, connaissent des trajectoires différentes. Si la lance se transforme quelque peu physiquement pour l'optimisation d'une technique fixe, la maîtrise de l'épée est bouleversée par les armures de plates, donnant une primauté nouvelle à l'estoc.

Mais l'estoc est une technique hautement vulnérante, et les sources martiales révèlent l'usage d'armes beaucoup moins chevaleresques. Bien que la dague soit à la ceinture de tout chevalier, c'est une arme de mise à mort, et c'est la lutte qui permet de la déjouer. Face à des situations de danger immédiat, le chevalier peut, sans armure, se lancer dans le combat à l'épée, souvent à mort, étant donné la dangerosité de cette arme. C'est pourquoi les maîtres se concentrent sur le jeu des distances et le contrôle constant de l'arme adverse. Enfin, la hache ne devient que tardivement une arme de chevalier avec la transformation de l'arme elle-même, des armures, et de la pratique de la guerre.

Le combat chevaleresque est bien un art, qui nécessite un solide entraînement, de hautes capacités physiques, mais aussi des talents de réflexion et d'analyse. À mesure que les types d'affrontements se distinguent, notamment entre la guerre et le tournoi, les techniques sont de plus en plus variées et adaptables, mais il reste un fondamental dans l'éducation martiale, toutes finalités incluses : la lutte.

L'art du combat chevaleresque ne doit pas être isolé de son contexte, car il dépend nettement de la situation et des intentions. Un chevalier peut se trouver, en tant que guerrier de métier, dans des situations de combat très variées, et peut vouloir tuer, capturer ou simplement se défendre. De plus, outre le pragmatisme guerrier et le ménagement de l'adversaire chevaleresque, une forme de mise en scène n'est jamais totalement absente.